

Cette Notice, délivrée gratuitement avec le Programme, ne peut être vendue

GAUMONT-PALACE

Les Grands Films Artistiques GAUMONT



LES PAQUES ROUGES

CONTE DU TEMPS JADIS

HOTEL CONTINENTAL

PARIS — 3, RUE CASTIGLIONE, 3 — PARIS



ESCALIER DES FÊTES

FÊTES & BALS & NOCES & BANQUETS

Déjeuners ou Dîners de Noces depuis 15 Francs

Quelle/Source: Deutsches Filminstitut - DIF e.V., Frankfurt (Main)

50



LES PAQUES

ROUGES

CONTE DU TEMPS JADIS





Carmen VILDEZ Phot. Manuel

QU'AS-TU FAIT DE MON CŒUR ?

DE G. MILLANDY & L. AMOUROUX

Moderato 12 Valse chantée

Qu'as-tu fait de notre a - mour? Qu'as-tu fait

de ma jeu - nes - se? Du pa - ys de Ten - dres - se Sommes-nous de - ja de re -

dolce .tour? Faut-il donc, en un seul jour, — *f* Ou, bli - er toute u - ne vi - e?

Rall. *Tempo*

O mè - chante jo - li - e, Qu'as-tu fait de notre a - mour? —

Più mosso

En tes mains de fem - me, J'a - vais mis mon cœ - ur trem - blant; —

— Je croy - ais qu'auprès de ton à - me, il bat - trait é - ter -

Copyright by Costallat et C^e 1913.

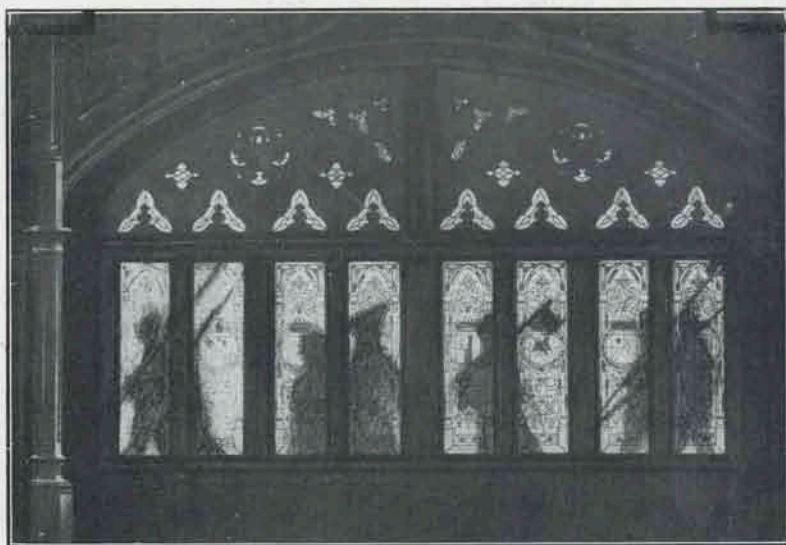
Le plus Grand Succès de la Saison
La dernière création de Carmen VILDEZ

COSTALLAT & C^{ie}, Editeurs, 60, Chaussée-d'Antin, 60, PARIS

Les Grands Films Artistiques

:: :: :: GAUMONT :: :: ::

GAUMONT-PALACE



..... LES

PAQUES ROUGES

..... CONTE DU TEMPS JADIS



DISTRIBUTION



Le Condottiere	MM. NAVARRE
Le vieux Rosario	BRÉON
Lorenzo.. .. .	MELCHIOR
Le jeune Rosario	Petit WILLIAM
Gemma.. .. .	Mlle M.-L. IRIBE

et

Madame Renée CARL

dans le rôle de la dona Trésina del Rosario





M^{me} Renée CARL

dans le rôle de TRÉSINA DEL ROSARIO



M^{lle} M.-L. IRIBE

dans le rôle de GEMMA



M. NAVARRE

dans le role du Condottiere
BIORDO DE MICHELOTTI



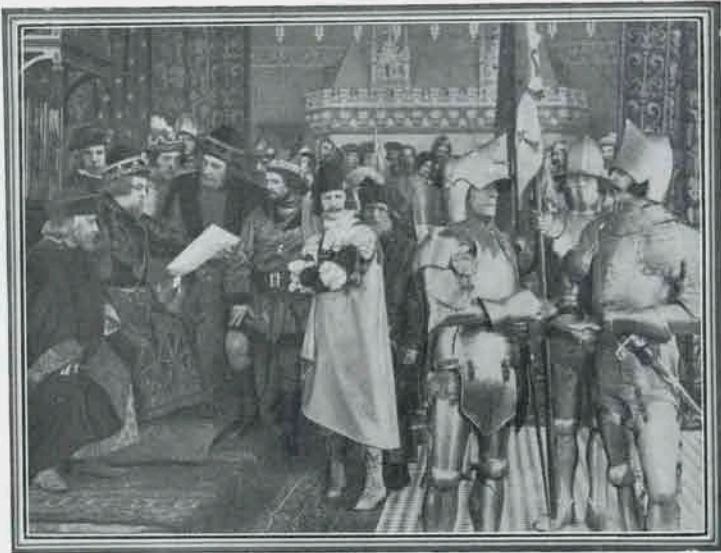


LES PAQUES ROUGES

Conte du temps jadis

I

La population de Nocera vivait heureuse sous son ciel italien et sous la faible autorité de son Podestat, quand, le samedi des



Rameaux de l'an 1396, une nouvelle terrifiante circula dans la ville.



Le condottiere Biordo de Michelotti marchait sur la ville à la tête de ses bandes, précédé d'une réputation terrible : c'était un homme sans pitié et sans scrupules.

Le soir commençait à peine à estomper les lointains dans un crépuscule d'Améthyste que trois cavaliers, bardés de fer, se présentaient aux portes qui leur furent ouvertes. Ces hommes étaient porteurs d'un message comminatoire, envoyé par leur maître aux notables de la paisible cité.

Introduits immédiatement au Palais, celui qui paraissait leur chef se montra d'une grande arrogance, se comportant déjà comme le vainqueur d'une ville aux murailles fumantes.

Il remit aux notables assemblés le parchemin dont il était porteur et qui se terminait par ces ordres humiliants :

CAP. II

Ordonnons aux notables de remettre sur le champ à nos envoyés les clefs de la cité, ou sinon assiégerons la ville et ne ferons aucun quartier aux habitants.

CAP. III

Ordonnons, en outre, que personne ne sorte de la ville dès que les clefs en auront été remises à nos messagers. Les portes en seront fermées. Tous les notables viendront nous faire amende honorable dès notre joyeuse entrée dans Nocera, qui aura lieu le jour des Rameaux, et au son des cloches.

L'assemblée des notables terrorisés et pusillanimes, ne fit



entendre aucun murmure de protestation ; les clefs furent apportées et le Podestat se levant allait les remettre à l'envoyé, quand un incident survint.

Devant la honteuse attitude des siens, un jeune noble, Lorenzo Ferrari, s'élança. Ne pouvant retenir sa patriotique indignation, il arracha des mains de l'envoyé les clés de la Cité que celui-ci tenait déjà .

Au milieu de la stupeur générale, Lorenzo cria sa colère,



sa honte, son mépris, mais l'assemblée s'était ressaisie. Craignant de terribles représailles, les principaux membres s'élançèrent sur le généreux jeune homme et lui reprirent les clés qu'ils rendirent à l'envoyé qui, déjà, avec ses poursuivants mettait l'arme à la main.

— Jeune homme, dit l'envoyé du Condottiere, nous te retrouverons demain. Et les trois guerriers s'en retournèrent vers le camp de Biordo lui emportant les clés de la cité dont ils avaient au préalable fermé toutes les portes.



Lorenzo indigné, ne comprenant pas que la Cité perde ainsi, sans lutte, ses libertés et son honneur, sortit de la salle bouillonnant de colère et d'indignation.

Le jeune noble était décidé à quitter sa patrie, plutôt que de s'humilier devant le tyran qui s'avançait.

Cette résolution prise, Lorenzo s'en alla, pensif et pénétré de douleur, faire ses adieux à Gemma Rosario, sa fiancée, et



aux parents de celle-ci : son grand-père, sa mère veuve et son jeune frère.

Cette suprême entrevue fut douloureuse.

Gemma ne pouvait blâmer son fiancé de sa conduite courageuse, mais elle souffrait dans son cœur du départ de celui qu'elle aimait et que les circonstances dramatiques de l'heure présente éloignaient d'elle pour longtemps peut-être.

Les adieux furent brefs, puis les deux jeunes gens s'age-

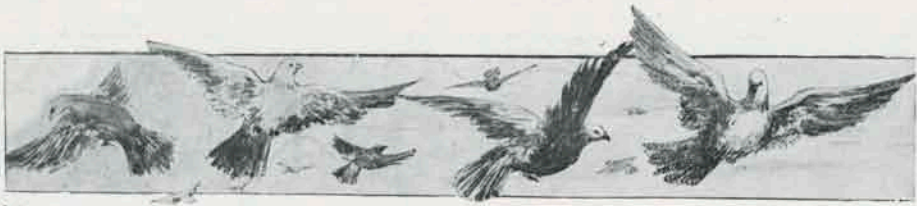


nouillèrent aux pieds du grand-père qui étendit sur eux ses mains bénissantes...

La nuit venue, Lorenzo descendit du haut des remparts de Nocera à l'aide d'une corde et s'enfonça dans la campagne.

Sa fiancée et le jeune frère de celle-ci l'aidèrent dans cette fuite.





II

Le lendemain matin, au son des cloches, comme il l'avait exigé, le condottiere Biordo de Michelotti faisait son entrée dans Nocera, au milieu d'une population silencieuse, pleine d'épouvante.

Un groupe de piquiers le précédaient, puis deux hérauts à



cheval sonnant de la trompe, puis un gros de soldats armés d'épée à deux mains ou de longues hallebardes. Biordo venait ensuite, couvert d'une armure complète, sur un cheval bardé ; puis, derrière le condottiere, la tourbe des capitaines, des mercenaires et des valets, se promettant un beau pillage.



Le tyran se rendit au Palais et prit la place que le Podestat





occupait, lors des fêtes et des réceptions. Il était entouré de ses capitaines bardés de fer, gardé par ses reîtres ; un très mauvais sourire pinçait ses lèvres minces.

Biordo avait été informé de la tentative de résistance conçue par Lorenzo et il désirait se venger.

Comme il l'avait exigé, les notables avaient été sommés de venir lui faire amende honorable, de s'humilier devant lui et



leur lamentable théorie, cheminait par les rues de la ville consternée, au milieu d'une double haie de reîtres, parmi la population pleine de douleur et de sourde colère.

Le triste cortège pénétra dans le Palais et fût poussé aux pieds du maître que s'était, sans combat, donné la ville.

Biordo promena sur ces malheureux son regard froid et cruel.

— Où est Lorrénzo Ferrari, demanda-t-il ?

Et comme nul ne pouvait répondre, le tyran envoyait cher-



cher dans leur maison seigneuriale la fiancée de Lorenzo et les parents de celle-ci : Sa mère, son vieux grand-père et son jeune frère.

Quand les soldats eurent conduit, non sans brutalité, devant le condottiere toute la noble famille de Rosario, Biordo interrogea Gemma :



— Si c'est toi, jeune fille, qui est la fiancée de Lorenzo, tu dois savoir où il est, dis-le-moi.

Gemma frissonna ; ce fut sa mère qui répondit :

— Lorenzo, nous le savons, a quitté la ville, mais nous ne savons de quel côté il a dirigé ses pas.

Biordo se leva, son œil haineux s'éclaira d'une mauvaise flamme, il étendit la main sur la tête courbée de la jeune fille.

— Celle-ci me servira d'otage, tant que Lorenzo ne sera pas venu se soumettre.



Ce fut en vain que la mère voulut se jeter sur sa fille, la prendre dans ses bras, la défendre au péril de sa vie ; ce fut en vain que le jeune Rosario crispa sa main sur son poignard et que le vieux grand père joignit ses mains suppliantes ; Gemma, brutalement arrachée aux siens, fut jetée, pantelante, aux pieds du tyran.





III

Tant de vexations, tant de brutalité avaient enfin provoqué le mécontentement des citoyens de Nocera et ce mécontentement prenait la forme d'une émeute. Le bas peuple s'assemblait



et répondait par des grognements de colère aux injonctions de se disperser que leur faisaient les gens d'armes du condottiere. Et la surexcitation fut à son comble lorsque Trésina del Rosario, en longs voiles de deuil, reprocha violemment à la



foule d'abandonner Gemma, blanche colombe aux serres du vautour.

Pendant ce temps, une autre scène se déroulait dans l'intérieur du Palais où Gemma avait été gardée.

Biordo de Michelotti n'avait pas été insensible à la beauté délicate de la jeune fille, et c'était pour satisfaire la passion qui s'éveillait en lui qu'il gardait Gemma, sachant



bien que, tôt ou tard, Lorenzo tomberait dans l'un de ses pièges.

Il se fit d'abord cauteleux, persuasif. La jeune fille le vit avec épouvante se rapprocher d'elle; mais c'était une fille de race orgueilleuse et fière; le sentiment d'effroi qui l'avait pénétrée s'effaça, car elle venait de prendre la résolution, de tuer et de mourir plutôt que de se laisser souiller.

Biordo était revêtu d'un costume de soie d'une extrême



richesse, et il n'avait, comme arme, qu'un simple poignard milanais passé à sa ceinture ; mais c'était une arme redoutable, à la lame large et robuste.

Il s'approcha de la belle patricienne, lui prit la main et se courba sur elle. Gemma lui arracha doucement le poignard de la ceinture et déjà levait l'arme de la délivrance, quand la porte s'ouvrit brusquement et l'un des capitaines de Biordo se présenta sur le seuil. En voyant le danger que courait son maître, il s'élança, repoussa la jeune fille qui tomba et lui arracha son arme.

Le tyran avait reculé d'un pas, très pâle.

L'officier lui cria, désignant la ville par une des baies de la salle :

— Seigneur, c'est une révolte !

Biordo se précipita au dehors, laissant la jeune fille prisonnière.

La révolte fut vite étouffée et, vers le soir, des hérauts à cheval, précédés et suivis de cavaliers, allèrent de carrefour en carrefour, de rue en rue, proclamant à son de trompettes l'affreuse sentence suivante :

Pour que soient châtiés de leur rébellion les habitants de Nocera, le haut et puissant Seigneur Biordo de Michelotti fait savoir à tous que Gemma Rosario est condamnée à avoir la tête tranchée, à moins que Lorenzo Ferrari, son fiancé, actuellement en fuite, ne vienne se livrer à sa place.

L'exécution aura lieu sur la place, au premier son des cloches de l'Eglise de San Félice, le jour de Pâques.

La pauvre et charmante Gemma avait été conduite à la



prison, dépouillée de ses vêtements et revêtue d'une robe de bure, puis jetée dans un étroit cachot, où le jour pénétrait à peine.

En cet état, la malheureuse se sentait abandonnée de tous et ne songeait plus qu'à mourir dans le sein de Dieu.





IV

Le Vendredi-Saint était arrivé.



Jamais on ne l'avait célébré avec tant de tristesse.



L'église de San Félice était envahie d'un peuple plein de



consternation, dont les ardentés prières montaient vers la voûte.

La mère de Gemma et le grand-père, le jeune frère marchaient en tête de cette multitude qui venait demander au divin maître son intercession pour sauver la martyre.

Les chants liturgiques semblaient tomber plus gravement sur cette multitude prosternée et tous, à cette minute suprême, communiaient dans le même sentiment de douleur et d'ardente espérance.



Jamais, dans la loggia des chantres, la plainte désolée du *Stabat-Mater* ne s'était envolée si tragique, si déchirante, si désespérée. Un grand frisson parcourait tous ces êtres courbés.

Or, le lendemain de ce jour, c'est-à-dire le samedi saint, là-bas, à 15 lieues de Nocera, Lorenzo, réfugié dans une auberge, songeait tristement à sa patrie et à sa fiancée dont il ignorait le malheureux sort.

Il était là, désolé, dans cette auberge pleine des bruits que



faisait une troupe d'aventuriers, quand des bohémiens entrèrent : Deux femmes et un homme qui portait une longue mandore.

Leur arrivée fut saluée par des cris de contentement.

Ils apportaient de la joie. L'homme était une sorte de poète, réputé dans toutes les auberges de l'Ombree et de la Toscane par la facilité avec laquelle il mettait en ballades tous les événements du jour. On lui fit fête, car il annonçait une chanson qu'il allait faire entendre pour la première fois : *La Complainte de*



Gemma, Et quand le trouvère eût accordé son instrument l'une des deux femmes se mit à chanter.

*Je chante pour Vos Seigneuries
Une vierge de Nocera
De qui la fête tombera
Au matin de Pâques Fleuries.*

*
**



*Pleurez, dames et demoiselles,
Las! plaignez le sort de Gemma
Le beau fiancé qu'elle aime
Lui valut ces rigueurs cruelles.*

*
* *

*Désertant la cité natale,
L'ingrat jeune homme s'est enfui,
Et Gemma va mourir pour lui,
Au lever de l'aube pascale.*



Aux premiers vers, Lorenzo a relevé la tête, mais à mesure que la complainte se déroule, il sent un froid mortel l'envahir; au dernier vers, il se réveille de cette sorte de torpeur douloureuse. Il se dresse.

— Lorenzo Ferrari, c'est moi!... C'est moi qui ai essayé de



secouer la lâcheté de la population, crié contre l'envahisseur! C'est moi qui ai appelé aux armes, inutilement! J'ai dû fuir devant le tyran, mais j'ignorais qu'il dût se venger sur Gemma, ma fiancée, je vais me livrer à sa place.

Alors, secoué par ces paroles pleines de fièvre, le chef des aventuriers s'avança vers le jeune homme.

— Camarade, nous aussi sommes des ennemis de Biordo. Hier, nous lui enlevâmes vingt de ses meilleurs chevaux. Conduis-nous à Nocera et, par ma bonne lame, nous délivrerons ta fiancée.

Moins d'une heure après, une troupe furieuse de cavaliers se précipitait sur la route de Nocera.

.....

Dans son cachot Gemma passait sa dernière nuit en prières, tout à coup, il lui sembla qu'une plainte infinie montait jusqu'à elle.

La pauvre enfant ne se trompait pas.

En bas de la tour, rôdant dant la nuit, déchirant ses doigts contre les pierres, la mère de Gemma appelait sa fille en sanglotant, suppliant Dieu de sauver son enfant ou de la faire mourir là.

.....

Cependant, une aube rouge commençait à ensanglanter le ciel, et les cloches de Pâques allaient bientôt faire entendre leur voix de bronze, au campanile de San Felice, signal de l'exécution.

La dolente mère regagna sa triste demeure.

Le grand-père, affaibli par l'âge, était plongé dans les plus douloureuses pensées, mais n'imaginait rien qui pût sauver sa petite-fille vouée à la mort.

Mais, le jeune frère de Gemma, un enfant, qui jusque-là avait prié, comme les siens, pour la délivrance de la jeune fille et qui se révoltait contre l'injustice qui les courbait tous sous le



malheur, eût le geste qui galvanise. Il s'élança vers une panoplie, arracha les armes qui la composaient et, revenant vers les siens, il les leur tendit en criant :



— Tant que je serais vivant, je jure que les cloches ne sonneront pas le glas de Gemma !

Il avait trouvé l'élan nécessaire pour entraîner les siens. La mère prit une dague, le grand-père une large épée, et, tous trois, furtifs, sortirent de la maison...

Le sonneur dormait sur les marches de la porte du campanile de San Felice. Le vieillard, la femme et l'enfant bondirent sur lui et lui poussèrent l'épée à la gorge.



— Tes clés, dit le frère de Gemma, les clés du campanile ou tu es mort !



L'homme, terrifié, ne fit aucune résistance. Il donna la clé de la porte qui fermait la chambre des cloches. Les parents de Gemma s'y engouffrèrent et refermèrent derrière eux.

Le jour montait. Tous les habitants de Nocera étaient sur la place principale, au centre de laquelle se dressait un échafaud entouré de soldats. Sur une estrade drapée, le condottiere avait pris place avec ses familiers. Un lourd silence régnait sur cette multitude en deuil.

Les portes de la prison s'ouvrirent et le lugubre cortège s'avança. Gemma, qui avait passé la nuit en prières, attendait le bourreau. Quand il se présenta, il la trouva prête. En tête, marchaient des halberdiers, le bourreau, tenant sa hache sur l'épaule, le tranchant tourné vers la victime qui cheminait à côté d'un moine chargé de la soutenir; derrière, enfin, venait un gros d'hommes d'armes.

A l'apparition de la frêle jeune fille, un murmure douloureux s'éleva de la foule.

Gemma était arrivée au pied de l'échafaud. Résignée, courageuse, elle en gravit les marches à la suite du bourreau et s'agenouilla attendant la mort.

Dans un silence d'agonie, un héraut à cheval vint lire la sentence.





Sur son estrade, Biordo s'impatientait. Contrairement à à l'usage immémorial, les cloches qui devaient saluer l'aurore de ce jour de Pâques restaient muettes.

— Pourquoi ces cloches ne sonnent-elles pas? Allez voir, dit le condottiere.

Mais, en même temps, il fait au bourreau le signe impérieux d'accomplir son office.

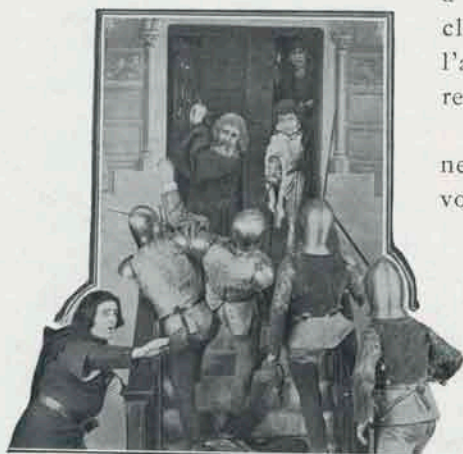
L'homme leva sa hache sur la pâle victime qui courba la tête.

Alors, la foule, jusqu'alors silencieuse, s'anima, des cris partirent; des mains s'agitèrent en l'air.

— Non! Non!... Les cloches n'ont pas sonné. Pas avant les cloches!

Le peuple commençait à croire à l'intervention d'un miracle. Les cloches devaient donner le signal de l'exécution: si elles ne sonnaient pas, c'est que Dieu les avait rendues muettes.

Devant l'attitude que prenait la foule, Biordo comprit qu'il valait mieux attendre que de susciter une émeute, il ne renouvela pas son geste. Mais





que se passait-il et pourquoi les cloches ne sonnaient-elles pas?

Dans l'étroit escalier tournant du campanile de San Félice, les deux Rosario et la dona Trésina tenaient tête à une meute de soldats que le sonneur était allé quérir, D'estoc et de taille, un vieillard, une femme et un enfant défendaient pied à pied chaque marche. Et de temps à autre un homme blessé à mort s'écroulait au premier rang des assaillants et retardait encore leur élan.

La lutte fut atroce. Bientôt, les marches ruisselèrent de sang. Le grand père avait recouvré les forces de sa jeunesse ; le frère de Gemma semblait un archange armé d'un glaive de lumière et les soldats hésitaient maintenant devant ces trois êtres résolus.

Sur la place, le peuple. les notables s'étaient ressaisis. Tous maintenant croyaient à une intervention divine.

Tout à coup, des clameurs éclatèrent au loin. Un grand bruit de chevaux, des chocs d'armes retentirent et Lorenzo, à la tête des aventuriers, déboucha sur la place.

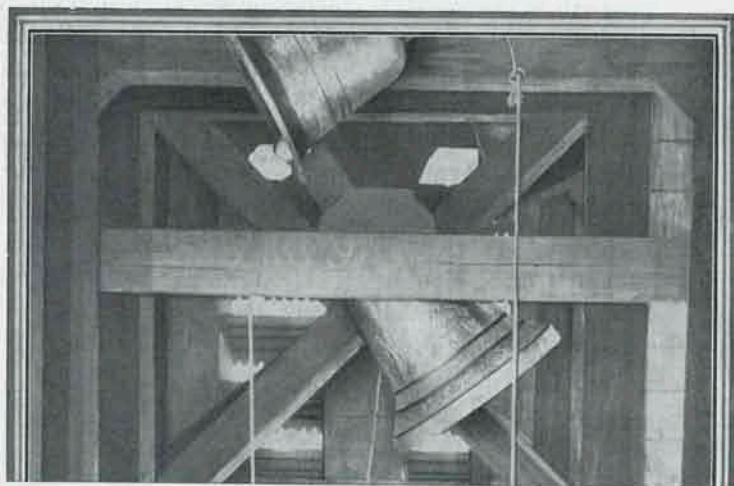
Les soldats du condottiere surpris ne tinrent pas longtemps. Le peuple, comprenant que ces hommes qui survenaient si inopinément, apportaient la délivrance, se mit de la partie. Des couteaux sortirent, des poignards, des épées flambèrent au soleil et la panique dispersa les soldats.

Biordo de Michelotti, debout sur son estrade, essayait de rassembler les siens, quand il tomba sous les coups. Son corps resta sanglant sur l'estrade d'où il comptait se repaître du supplice de celle qui l'avait dédaigné.

Les soldats, voyant leur chef mort et incapables de résister aux coups qui leur venaient de toutes parts, se débandèrent et s'enfuirent.

Lorenzo, renversant tout sur son passage, s'était jeté sur l'échafaud ; d'un revers d'épée il tua le bourreau ; puis, saisissant Gemma dans ses bras, il alla mettre la jeune fille en lieu sûr pour revenir ensuite prendre part à la lutte.

Le peuple avait compris ce qu'on attendait de lui.



Après deux heures d'une lutte féroce, il ne restait plus un seul des condottieri dans la ville.





Alors, à travers la population pleine d'allégresse, un grand cri de joie s'éleva. Les cloches de Pâques sonnaient, à toute volée ; mais, cette fois, elles annonçaient la double délivrance de la ville et de la jeune fille vouée à la mort.

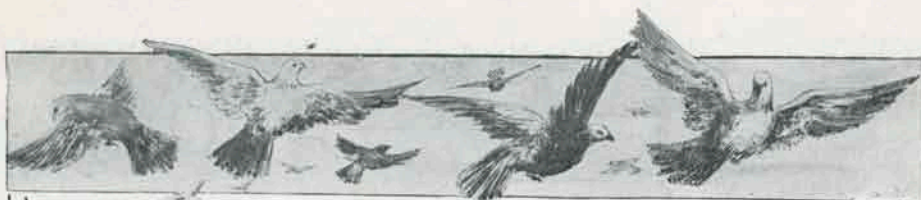
Elles sonnaient joyeuses, car, dans le campanile où ils étaient restés vainqueurs, les parents de Gemma les avaient mises en branle...

Peu après, Gemma, appuyée sur le bras de son fiancé, suivis tous deux par la mère héroïque, par le jeune preux, par le vieillard, et par une foule joyeuse, pénétraient dans l'église de San Felice, pour rendre grâce au Seigneur.

Et le triomphal *Alleluia de Pâques* n'avait jamais été chanté avec plus d'allégresse. Jamais les cloches n'avaient fait retentir les échos de la ville d'un fracas de carillon plus joyeux.

Dans la splendeur du jour, les pigeons du vieux campanile, chassés par les cloches, volaient éperdûment.





POUR LA PUBLICITÉ & ANNONCES
Dans la Notice
S'adresser : 3, rue Caulaincourt, de 4 à 7 h.



Mlle **DUcouRET**, du Théâtre Marigny

*Petit chapeau paille, liseré loutre sur bord satin
Garniture de Numidie*

Création Odette MARESCOT, 29, Avenue de l'Opéra, PARIS

Les Artistes des Théâtres "GAUMONT"



M. BRÉON

CARILLON WESTMINSTER

Reproduction parfaite du célèbre Carillon de l'Abbaye de Westminster, à Londres

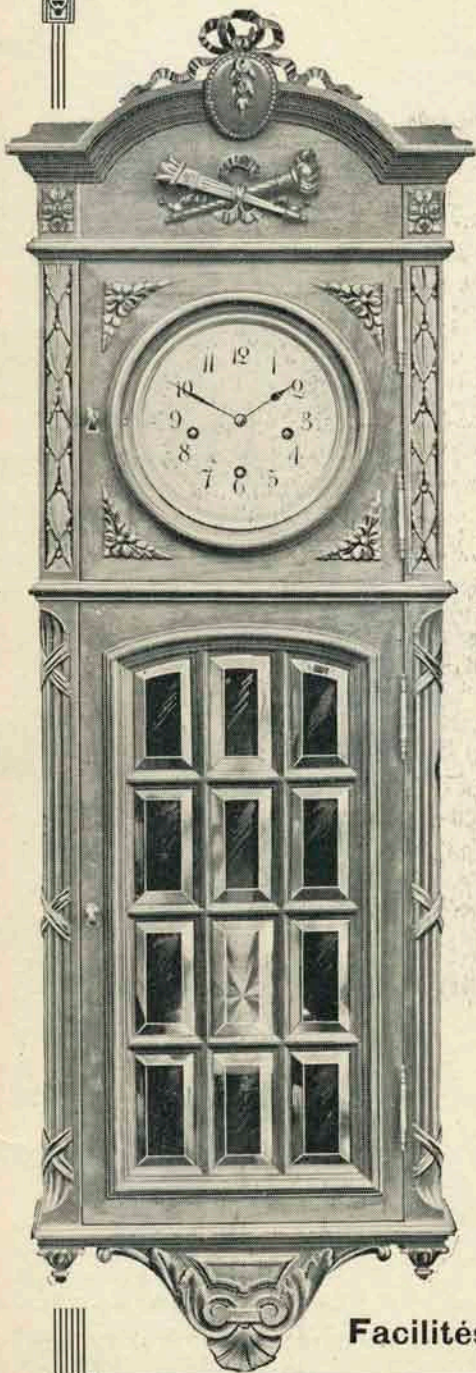
Seule Marque déposée n'ayant aucun rapport avec les imitations sans valeur

ÉBÉNISTERIE D'ART
FABRICATION FRANÇAISE
HORLOGERIE GARANTIE

DUPIN & STREMBEL

Fabricants

21, RUE DU PONT-NEUF
PARIS



Notation de nos Carillons

(Déposée)

1^{re} quart

2^{me} quart

3^{me} quart

4^e quart

Heures

Catalogue FRANCO sur demande

Facilités de Paiement ☐ Téléphone : 137-18

Quelle/Source: Deutsches Filminstitut - DIF e.V., Frankfurt (Main)



IMPRIMERIE
DE LA SOCIÉTÉ DES
ÉTABLISSEMENTS GAUMONT
PARIS
—(XIX^e)

